

L. HAUTECŒUR

LES RUINES

DE

HENCHIR-ES-SRIRA

PRÈS HADJEB-EL-AIOUN (TUNISIE)

Extrait des *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire*
publiés par l'Ecole française de Rome, T. XXIX.

ROME
IMPRIMERIE CUGGIANI
35 - Via della Pace - 35
1909

Bibliothèque Maison de l'Orient



135118

LES RUINES DE HENCHIR-ES-SRIRA

PRÈS HADJEB-EL-AIOUN (TUNISIE)

Quand on suit la voie ferrée de Sousse à Kasserin, après avoir traversé la morne plaine de Kairouan, on pénètre dans une région montagneuse. Des hauteurs parallèlement alignées enserrent une suite de cuvettes. L'une d'elles forme la plaine de Hadjeb-el-Aioun. Les établissements anciens y furent sinon très importants, du moins très nombreux, il suffit de considérer la feuille XLII de la carte au cent-millième. Au N-W de cette plaine, dans le Bled Bechtia, pointe un rocher appelé Henchir-es-Srira. Des stèles trouvées en 1905, par Monsieur Deniau, propriétaire-colon à Sidi-Saad, apprirent qu'il portait un temple de Saturne¹. Non loin de là, à un kilomètre au S-W, M. Deniau découvrit un grand nombre de lampes et de moules qui firent conclure à la présence d'ateliers de poterie². C'est cet ensemble de ruines que M. Merlin, directeur des antiquités de la Régence, nous a envoyé explorer en mars 1909.

La plaine d'Hadjeb-el-Aioun dont la largeur varie de trente à quarante kilomètres est comprise entre deux faisceaux de plis montagneux qui viennent converger au N-E: le Djebel Mrlah au N-W la domine de sa masse sombre (1378 m.) que continuent les grès sanglants du Djebel-el-Abeid; ce sont au S-E les hauteurs

¹ Cf. Carton, *Bull. archéol. du Comité*, 1906, p. CC.

Merlin, *Ibid.*, p. CCI, et CCXXI.

² Cf. Gauckler, *Bull. arch. du com.*, 1905, p. CLXVI.

Carton, *Bull. des antiq. de France*, 1906, p. 122-123.

Nicolas, *Revue Tunisienne*, 1907, p. 449.

plus faibles du Djebel-er-Roua, du Djebel Zouaïa, et du Djebel-Hadjeb-el-Aïoun ¹.

La géologie explique comment cette plaine est faite de grès et de sables : après avoir vu se succéder sur les flancs du Mrilah, en partant du Néocomien à son extrémité septentrionale, la série des terrains crétacés, quand nous arrivons plus bas, ce sont surtout les grès que nous rencontrons : grès du miocène, qui, malgré la faille où s'interrompent les terrains secondaires, se continuent de l'autre côté du Kranguet-Zegalas, rouges d'oxyde de zinc, dans le Djebel-el-Abeïd ; grès du pliocène qui se retrouvent de l'autre côté du Mrilah dans le pays des Majeurs et qui forment comme un manteau sur cette région. Ces grès surmontés de conglomérats donnent de belles tables horizontales, découpées par les eaux qui ont entraîné leurs sables au centre de la plaine, dans cette cuvette synclinale. C'est à la limite de ces grès et de ces sables qu'établie sur une plate-forme se trouvait la petite ville, dominant au S-W la plaine et la route du Kranguet à El Mouilah et abritée au N-E par une série presque rectiligne d'autres plateaux gréseux, que troue un passage commode vers la piste qui d'Hadjeb-el-Aïoun va traverser le défilé du Kranguet. Non loin de là, au milieu des alluvions sablonneuses, témoin de couches disparues, pointe le rocher d'Henchir-es-Srira ². Tel est l'emplacement de la cité et du temple.

¹ Sur la géologie et la géographie de la région, cf. :

Pervinquère, *Etude géologique de la Tunisie centrale*, Paris, 1904, in-4°, pp. 321 et 336.

Monchicourt, *La steppe tunisienne chez les Frechich et les Majeurs*, dans le *Bulletin de la Direction de l'agriculture et du commerce de la Régence de Tunis*, 1906, p. 38 et sqq.

² Henchir-es-Srira signifie le petit domaine. Mais M. Monchicourt nous a proposé une autre interprétation. D'après lui Srira serait une déformation par les indigènes de Skhrira, diminutif de Sakhra, qui veut dire rocher.

I.

Le Temple de Saturne.

Ce roc dont la masse de grès dénudé s'élève au dessus de la plaine sablonneuse est aujourd'hui en partie éboulé : à l'E. d'énormes



(Photo de M. Monchicourt).

Côté S-W du rocher.

blocs se sont détachés de la muraille pour s'accumuler au sommet d'un cône de débris. De ce côté pourtant existait jadis à mi-hauteur une petite plate-forme. Peut-être y avait-il là une sorte de grotte dont le plafond aurait peu à peu disparu. Ce rocher qui fixe l'attention dans la monotonie des champs de pierre et des endis dut de très bonne heure servir de lieu d'établissement : des

outils de silex taillé, des petits couteaux retrouvés sur cette terrasse au niveau du roc vierge en sont la preuve. Quand fut-il transformé en sanctuaire? Nous l'ignorons; mais c'est fort probablement avant la conquête romaine, car la divinité que nous y rencontrons, Saturne, n'est qu'une identification du vieux Dieu phénicien Baal. C'est à lui que sont consacrées les stèles qui furent découvertes¹. Mais ces stèles n'étaient pas en place, elles étaient retournées la face contre terre et servaient de pavage à un monument postérieur.

Est-il possible de retrouver la place du Sanctuaire? L'aspect à mon arrivée était assez chaotique. Des européens — me dirent les arabes du douar voisin — ayant appris la découverte des stèles, étaient venus fouiller et dans leur chasse au bibelot, ils avaient remué les terres, démolissant les murs par endroit. Néanmoins on peut se rendre compte de la disposition générale du monument. Le profil était le suivant: Au pied de la muraille de grès, haute de douze mètres environ, s'incline une première petite plate-forme (*A*), longue de 5^m, sur laquelle se sont accumulés des blocs, puis à 1^m 50 au dessous, nouvelle plate-forme (*B*) longue aussi de 5^m et d'où part en pente assez rapide le cône de débris long d'une quinzaine de mètres et haut d'une dizaine. C'est sur la plate-forme *B* dégagée des terres, qu'apparurent trois murs parallèles entre eux et perpendiculaires à la façade du rocher. Ces murs s'appuyaient à la plate-forme *A*. L'appareil est assez grossier. Ces trois murs formaient deux pièces de dimension à peu près égale: celle de droite étant large de trois mètres, celle de gauche de deux mètres. Le mur de droite paraît avoir été renforcé. Ces murs — s'ils ont évidemment servi à l'édifice postérieur — semblent bien avoir ap-

¹ Elles furent pour le plus grand nombre trouvées par M. Deniau. Elles ont été envoyées au Bardo ou rapportées à Kairouan, où elles sont provisoirement déposées dans le jardin municipal, par MM. Rouberol et Monchicourt. Nous en avons nous même fait entrer deux autres au Musée Alaoui. Cf. l'appendice.

partenu au temple de Saturne : ils reposent directement sur le roc même et au dessous du niveau où furent trouvée les stèles nous n'avons mis à jour aucun autre mur. En avant de cette plateforme, à une distance de deux mètres et à 1^m 75 en contre bas



Côté N-E du rocher.

apparut un autre mur de direction légèrement oblique (C). Peut-être était-ce un mur de soutènement. Mais il en reste trop peu pour qu'on puisse bien juger. Ce temple se présente donc comme un édifice à deux chambres parallèles. Sans doute deux cellae, construites en avant

d'un rocher de grès. Aussi n'estimons nous pas être en présence d'un temple souterrain. M. Carton avait en 1906 annoncé de la part de M. Deniau au Comité de l'Afrique du Nord¹ que c'était « un énorme bloc de grès dans lequel a été creusé une vaste chambre en partie détruite... il s'agit donc vraisemblablement, — disait-il — d'un Sanctuaire souterrain qui par sa situation est une véritable grotte. Il doit être rapproché à ce point de vue d'autres Sanctuaires africains creusés dans le rocher et dédiés à des divinités



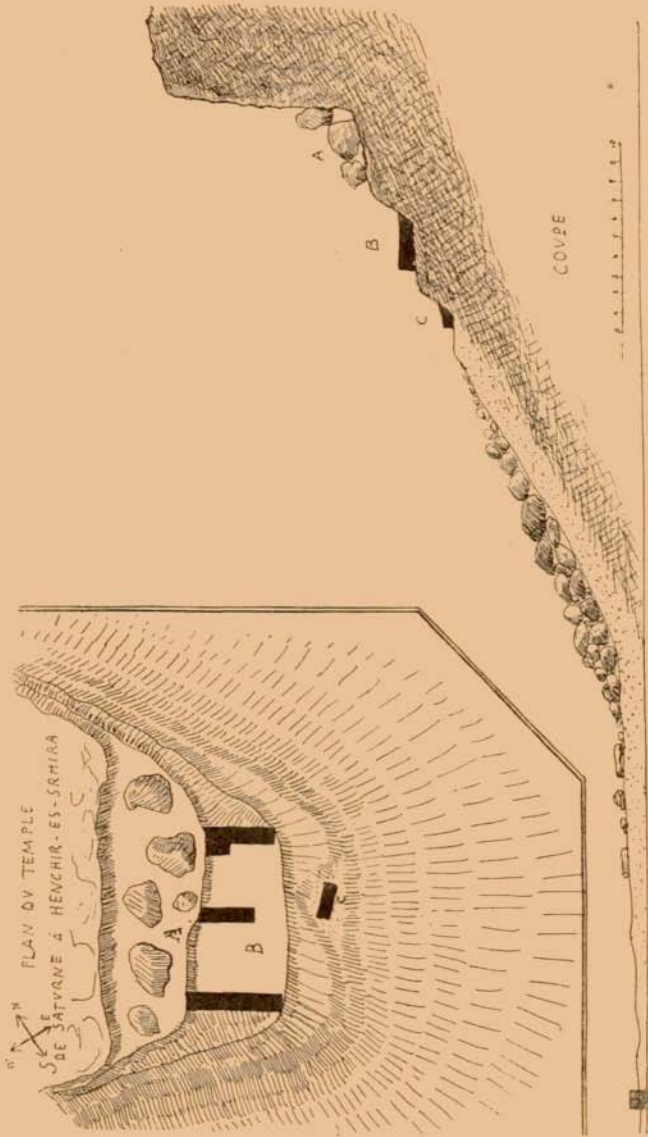
Côté S-E (le rocher vu de face).

¹ Carton, *Bull. arch. du Comité*, 1906, p. cc.

africaines, telle que la grotte des environs de Guelma renfermant des dédicaces au Dieu Bacax. Le caractère africain de la divinité qui se déguise mal sous le nom et les attributs de Saturne explique d'ailleurs très bien qu'on lui ait consacré un Sanctuaire souterrain ». Or, de grotte, nous n'en avons point vu. Il se peut qu'à l'origine, il y ait eu une cavité, mais l'érosion a du de bonne heure faire reculer la muraille. Si la façade du rocher fut creusée, si une partie servit ainsi de voûte, la cavité ne devait pas dépasser deux mètres, car les blocs éboulés ne présentent guère une plus grande largeur et s'empilent seulement sur la plate-forme A.

Reste à expliquer cette différence de niveau des deux plate-formes et la présence d'un mur de séparation sur la plate-forme inférieure? Nous ne pouvons faire que des hypothèses. Peut-être sur cette sorte de piedestal élevé de 1^m 50 à 1^m 75, dans les niches ainsi obtenues, se trouvait l'image de la divinité. Mais pourquoi deux cellae? Saturne était-il associé à quelque autre dieu ou déesse, à Coelestis dont on trouve les symboles sur les stèles? Mais les dédicaces ne s'adressent qu'au seul Saturne. Nous manquons ici d'éléments suffisants pour résoudre la question; néanmoins on peut rappeler que le temple de Saturne à Dougga avait trois cellae, que celui de la Mohamedia en avait quatre¹; celles qui ne contenaient pas de statues étaient des sortes de sacristie. En tout cas il ne s'agissait pas d'un temple souterrain, tout au plus d'une niche creusée dans le roc. Les amas de pierres taillées que l'on trouve dans le cône de débris prouvent la présence de constructions. On rencontre des colonnes, des chapiteaux, des bases, le tout en grès et par suite très usé. Il semble donc qu'il y ait eu là un temple adossé à un rocher, avec colonnade, mais nullement sanctuaire souterrain.

¹ Cagnat et Gauckler, *Les monuments historiques de la Tunisie*, p. 84 et 88.



Il paraît y avoir ait eu un revêtement de plâtre orné de fresques. Les fragments que nous avons trouvés étaient couverts d'un enduit rouge brun avec des dessins verts, bleus, jaunes et noirs. Y avait-il aussi un revêtement de stuc, comme sur les voûtes du temple de Dougga? C'est ce que semblerait prouver une inscription où un dédicant se vante de « *dealbare petras Saturni* »¹, nous croyons qu'il s'agit bien là des murailles du temple².

En avant du rocher, on relève par endroits les traces d'une muraille qui peut avoir été un péribole. Ce ne serait par le seul exemple d'un temple de Saturne à péribole. Il en est de même à Sidi Mohammed-el-Azreg³. D'ailleurs bien souvent le Sanctuaire ne comportait point de temple et n'était qu'un simple *temenos*, ainsi à An-Tounga, ou au Bou-Kornem. Il y aurait donc à Henchir-es-Srira combinaison de plusieurs types des sanctuaires à Saturne:

¹ Bull. Arch. du Comité, 1906, p. CCXXV.

M. Merlin a bien voulu revoir pour nous l'inscription sur la pierre entrée au Musée du Bardo et nous envoyer sa lecture qui diffère un peu de celle que l'on trouve au *Bulletin du Comité*:

PRO · SAI / TE · P · N̄ · ET · PASSI
 ENII ////////////// · LIBERORVM
 QVE //////////////// CRIN
 VS · LIQI //////////////// JRDEAL
 BAVIT PETRA s sATVRNI

A la ligne 1, il faut donc lire *Passi|eniū* et non *Passeniū*; à la ligne 3, le C étant sûr, M. Merlin propose *Macrinus* à la place de *Victorinus*; à la ligne 4, faut-il maintenir *libertus*, bien que le *b* ne semble guère vraisemblable? Cependant l'expression *LIBERTUS eOR(um)* comblerait bien la lacune.

² Cf. Curius ad Cic., *Ad Familiares*, VII, 29 « *nec solere duo parietes dealbare* ». — *Dealbare* signifie: revêtées d'un enduit de stuc. Cf. Blümner, *Terminologie und Technologie*, II, p. 147, mais aussi: passer à la chaux; *ibidem*, III, p. 180. Il nous semble improbable que « *dealbare petras Saturni* » puisse dire: blanchir à la chaux les images ou les stèles de Saturne. Cf. *C. I. L.*, VIII, 20252: *cum dealbamento*.

³ Cf. Cagnat et Gauckler, *Monuments historiques de Tunisie. Les temples païens*. Paris, 1898, fol. p. 89.

ce sanctuaire est un haut lieu ¹, est adossé à un rocher, c'est un temple et peut-être un temple à péribole.

Les stèles trouvées sont au nombre d'une quarantaine ². Nous ignorons leur emplacement primitif. Elles ne nous apprennent rien de très nouveau. Elles ressemblent aux stèles du Bou-Kornein et d'Ain-Tounga. Elles se terminent généralement par un fronton triangulaire et sont divisées en un certain nombre de registres. Quelques-unes portent encore des traces de peinture rouge ³. Les types sont peu variés. Il faut d'abord remarquer qu'à Henchir-es-Srira, il n'y a pas de stèle où soit représentée une image de Saturne, on ne voit sur aucune sa face morose et voilée. Nous ne rencontrons que les Divinités qui l'accompagnent ordinairement. C'est Séléné-Coelestis, la tête surmontée d'un croissant ⁴. C'est Helios radié ⁵. Sur deux stèles nous trouvons un aigle aux ailes éployées et sur l'une cet aigle est surmonté d'un croissant et d'une étoile à quatre branches. Le croissant et l'étoile sont pour nous un symbole très connu: c'est celui de Coelestis ⁶. On le rencontre sur les stèles du Bou-Kornein ⁷ comme sur celles de Djebel-Djelloud ⁸, et nous en avons des exemples à Henchir-es-Srira ⁹. Mais que vient faire là cet aigle, cet oiseau de Jupiter? Nous ne croyons pas qu'on l'ait observé déjà sur des stèles consacrées à Saturne. Sa présence peut cependant s'expliquer par

¹ Toutain, *De Saturni Dei in Africa romana cultu*. Paris, 1894, 8°, p. 92.

² Cf. appendice.

³ Cf. nos 17, 27.

⁴ Cf. *Bull. Arch. du Comité*, 1906, p. CCXXII, n° 5.

⁵ *Bull. Arch. du Comité*, 1906, p. CCXXIV, n° 14.

⁶ Cf. Toutain, *Mélanges d'archéol. et d'histoire*, t. XI 1892, p. 93 et suiv., on trouve aussi ce symbole sur les lampes romaines, cf. *Catal. du musée Alaoui*, n° 107, 108, 109, 332 à 336. Cf. aussi une médaille en marbre au Musée de Syracuse.

⁷ Cf. Toutain, *ibid.*, p. 20, n° 5, etc.

⁸ Cf. Gauckler, *Nouvelles archives des missions*, t. XV, p. 483, nos 638 et suiv.

⁹ Cf. *Bull. arch. du Comité*, 1906, p. CCXXIV, n° 14; CCXXIII, n° 13, 2°.

une confusion entre la toute puissante divinité africaine, le vieux Baal-Saturne avec le maître des Dieux et des hommes Jupiter. Une inscription de Henchir-Gunifida ¹ près Tebessa porte en effet.

I O M
 SATVRNO O AVG O SAC O
 P O POMPONIVS MAXIMVS
 SAC O VOT O LIB O ANIMO FEC O

« *Jovi optimo maximo Saturno Augusto sacrum* ». De plus Saturne est souvent accompagné des Gémeaux, tout comme Jupiter ². Faut-il dès lors s'étonner de cette assimilation et de l'attribution à Saturne de l'aigle de Jupiter?

Sous les représentations ou les symboles des divinités se trouvent généralement l'image des offrandes, victimes ou instruments du culte. Ce sont des corbeilles de fruits, des pommes de pin ³, des fleurs de lotus, des gateaux; ce sont des chèvres, des béliers et surtout des bœufs, parfois parés pour le sacrifice comme ceux des *Anaglyphæ Trajani*, au Forum. C'est l'autel que décorent des acrotères, sur lequel s'entassent les offrandes, où brûle un foyer, c'est la grande lampe allumée, la patère, le vase. Une des stèles que nous avons rapportées présente la collection presque complète de tous ces attributs. On y rencontre de plus la harpé, et un objet rectangulaire à barreaux, qui nous semble être une cage. Peut-être présentait-on des oiseaux à Saturne dans de telles « *careae* ». S'agit-il d'une simple offrande, ou d'oiseaux destinés à la divination, nous l'ignorons. Quelques uns de ces instruments du culte, un vase et un brûle-parfums, ont été retrouvés dans le temple de Saturne. Ces objets sont aujourd'hui au Musée du Bardo et ont été décrits par M. Merlin ⁴. Le réchaud est presque semblable à celui que M. le Comandeur Hannezo a donné au même musée

¹ *C. I. L.*, VIII, *Suppl.*, 16696.

² Cf. Toutain, *De Saturni cultu*, p. 46.

³ Cf. Toutain, *ibid.*, p. 54.

⁴ *Bull. arch. du Com.*, 1906, p. cem.

et qui provient de Zaghouan. C'est un manchon cylindrique haut de 0^m 27 et surmonté de trois taquets, ornés de têtes de femme en pastillage et destinés à supporter la cassolette. Au dessous une zone décorée de godrons verticaux, puis des anses horizontales séparées par des stries obliques. La cassolette est ornée de cercles chargés de croix autour de son rebord. Elle est munie de deux petites anses lunaires en pastillage. Son couvercle est surmonté de trois tenons décorés de têtes de flèches incisées et d'un petit tronc de cône central qui est foré pour laisser s'échapper les vapeurs odoriférantes.

A côté de ces accessoires religieux, nous trouvons sur les stèles d'Henchir-es-Srira d'autres représentations remarquables. C'est ainsi que l'on observe le palmier ¹. L'arbre de vie est très fréquent sur les monuments africains, monnaies, poteries, ou lampes, mais si dans les stèles dédiées à Saturne la palme est commune ², le palmier est assez rare. D'ailleurs la croyance qui faisait de Saturne le dispensateur de la fécondité ³ nous explique aisément la présence de cet arbre. — Une autre représentation à signaler est celle des animaux buvants dans un vase. Ce sont des oiseaux qui nous ont semblé être des colombes ⁴, et des quadrupèdes qui paraissent être des ânes ⁵. Le motif des animaux affrontés est très ancien et d'origine orientale. On sait combien il est fréquent sur les vases grecs. Il apparaît dès le Dipylon ⁶ et se répand chez les corinthiens, mais est généralement un fleuron ⁷ qui sépare les coqs ou les oies. Le thème de

¹ Cf. nos 23, 35.

² Cf. *Bull. Arch. du Com.*, 1906, p. CCXXIV, n° 14, et au Bou Korneïn. Toutain, *Mél. d'arch. et d'hist.*, 1892, t. XII, p. 27 et suiv.; cf. à Djebel-Djelloud. Gauckler, *Nouv. arch. des missions*, t. XV, p. 484, 487.

³ Cf. Toutain, *De Saturni dei... cultu*, p. 54 et suiv.

⁴ n° 9.

⁵ n° 22.

⁶ Cf. Collignon et Couve, *Catalogue des vases du Musée d'Athènes*, n° 267.

⁷ Cf. entre autres exemples, une amphore attique (Pottier, *Vases antiques du Louvre, album*, I, pl. 87, F. 380), et des alabastres corinthiens. (*Id.*, II, pl. 41, E 460 et suiv.).

l'oiseau, de la colombe buvant se trouve dans une mosaïque de Sosos de Pergame citée par Pline ¹, mais il ne s'agit plus ici de colombes affrontées. Or sur cette stèle païenne nous rencontrons ce thème. Il y a-t-il un symbole? C'est possible. En tout cas il était intéressant de noter que, ce motif, qui, comme le palmier, sera si populaire dans l'art chrétien, que nous retrouverons sur les mosaïques ², sur les lampes ³, sur les sarcophages ⁴, ou sur les fresques ⁵, apparaît déjà tout formé sur ces stèles à Saturne et que le christianisme n'aura qu'à lui donner un caractère mystique pour le faire sien.

Nous voyons enfin sur ces stèles l'image des dédicants, l'un d'eux auprès d'un palmier ⁶ a les mains croisées. D'autres, tenant une pomme de pin ⁷ ou repliant la main gauche sur la poitrine ⁸, étendent la droite sur un autel, probablement pour faire une libation: nous connaissons ce sujet par des stèles du Bou-Kornein ⁹.

Quels étaient ces dédicants? Nous pouvons relever les noms suivants :

N° 1. C/////NCESS////VS 6 L 6 MEMNONIS *Concessurus (?) I.*

Memnonis.

2. *Quintus.*

3. *M. Julius Saturus.*

¹ *Hist. nat.*, XXXVI, 184.

² Cf. Basilique chrétienne de *Furni*. Gauckler, *Nouv. Arch. des Missions*, XV, p. 393, n° 197. — Deux colombes buvant. Cf. à *Thabraca*. Gauckler, *Monument Piot*, XIII, 1907; p. 207, n° x, la brebis et l'agneau buvant.

³ *Catal. du Musée Alaoni*, 1897, n° 552. On en trouvera d'autres exemples dans le supplément du catalogue.

⁴ Cf. Venturi, *Storia dell'arte italiana*, I, p. 224, colombes buvant; 216, quadrupèdes buvant. Cf. Kraus, *Gesch. der Christl. Kunst*, I, p. 114, fig. 43, deux cerfs.

⁵ Nous avons vu ce sujet dans les Catacombes de Syracuse.

⁶ N° 23.

⁷ N° 18.

⁸ N° 19.

⁹ Cf. Toutain, *Mél. d'arch. et d'hist.*, 1892, p. 23, n° 18. Cf. aussi, S. Reinach, *Repertoire de la sculpture grecque et romaine*, I, p. 55.

4. *Crepereius*.
6. *Silvanus Donatus ou Donati?*
7. *Fuschus Januari Fuschi*.
8. *Primus Popilius*.
10. *C. C. Accrius*.
12. *Datus*.
13. *L. Junius Saturninus*.
16. *Publius? Passienius? Macrinus? libertus eorum.?*
24. *... ius felix Fuschus*.
25. *Fortunatus*.
26. *Saturus Rogati Majoris fil.*
27. *Maximus*.
29. *Cincittinius*.
35. *Publius Optatus*.
36. *L. Mag...*
37. *Aurelius...*

Nous pouvons faire une première remarque. C'est que ce sont des dédicaces purement privées. Il n'y a pas là un seul collège religieux ou civil. M. Toutain avait déjà signalé la rareté des stèles dressées par des collectivités¹. C'est d'ailleurs un fait regrettable. Peut-être, en cas contraire, eussions nous appris la nom antique d'Henchir-es-Srira. Une seule dédicace fut faite par plusieurs personnes, mais c'est une dédicace familiale. C'est *L. Junius Saturninus* qui « *pro se et pro suis reddit (votum)* ».

Aucun de ces noms n'est accompagné de titres ou d'indication de fonctions. Ce sont donc bien des particuliers qui font des dédicaces en leur nom privé.

Quant à l'origine de ces dédicants, on peut presque sûrement affirmer que ce sont des indigènes. Les noms très fréquents en Afrique² de *Datus*, *Donatus*, *Felix* sont un premier témoignage

¹ Toutain, *De Saturni Dei... cultu*, p. 62.

² *Ibid.*, p. 75.

pour quelques-uns. Si l'on peut lire dans L. MAG... le nom de *Mago*, nous aurions un nom indiscutablement punique. Celui de *Memnon*, père d'un des dédicants, semble bien oriental. Pour les personnages qui portent des noms romains comme *Quintus*, *Aurelius*, *Crepercius*, *Publius Optatus*, observons que nous ne trouvons pas là une liste complète du cognomen, et pas de suite régulière comme pour les citoyens romains. Deux dédicants s'appellent pourtant *L. Julius Saturus* et *L. Junius Saturninus*. Mais il se peut que le premier ne soit qu'un homme dont les ancêtres ont reçu droit de cité sous les Jules, ou même que ce ne soit qu'un affranchi d'un *L. Julius*... Ceci ne l'empêche pas d'être de race indigène. Le cognomen *Saturninus* du deuxième trahit son origine locale. Il semble donc bien que nous soyons en présence d'africains et que ce soit parmi eux que Baal-Saturne recrutât ses adorateurs.

Le style assez grossier de ces stèles ne suffirait guère à les dater. Heureusement l'une d'elles ¹ porte l'inscription suivante :

VI KAL · IVL · VALERIANO · ET · LVCILO · COS ·

Nous sommes donc le 26 juin 265. Comme l'a montré M. Merlin ², cette stèle est particulièrement intéressante, car « la dernière des invocations à Saturne datées, que M. Toutain relate dans son livre *De Saturni Dei in Africa romana cultu*, p. 25, serait de 272 ou de 261. Le culte de Saturne ne dut pas survivre très longtemps, et à Henchir-es-Srira ses adorateurs de jadis prirent les monuments de leur vieille foi pour parer le sanctuaire de leur nouvelle divinité. Il est probable en effet que ce dernier édifice fut chrétien et que le Christ remplaça Saturne comme celui-ci s'était substitué à Baal. Sans doute nous n'avons trouvé nulle inscription — et chose plus curieuse auprès d'un atelier de poterie et dans

¹ *Bull. Arch. de Comité*, 1906, p. CCXXI.

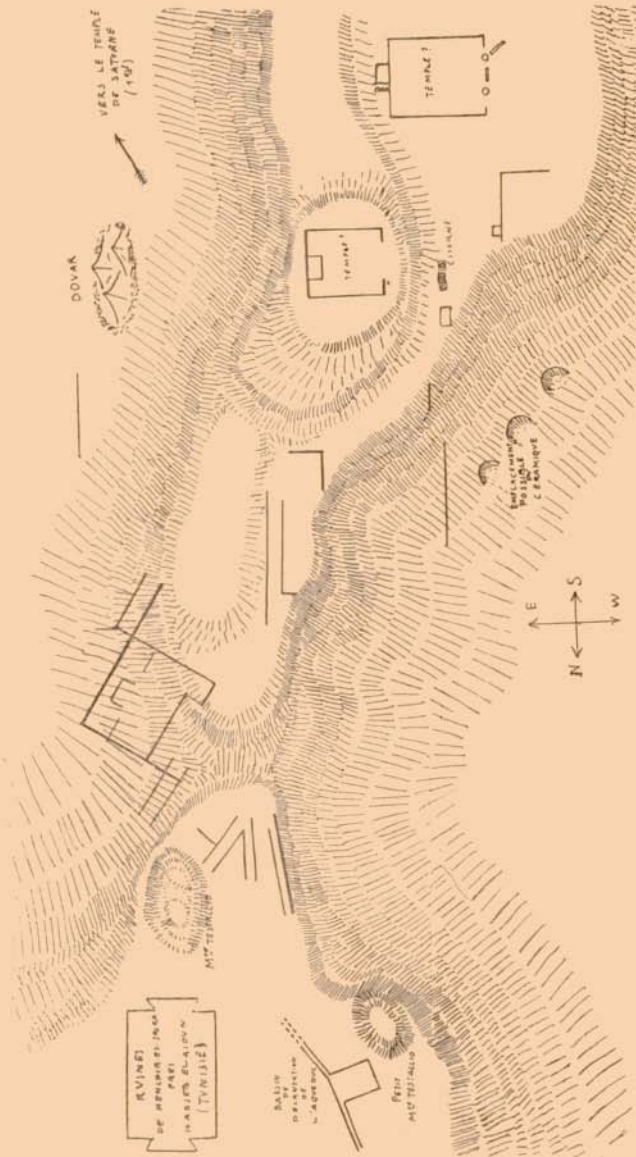
² *Ibid.*

une région où ce mode de revêtement est si commun — nous n'avons découvert aucun carreau chrétien. Cependant la date où nous sommes parvenus et la rapide extension du christianisme à cette époque permettent, croyons-nous, cette hypothèse.

II.

La ville et l'aqueduc.

A un kilomètre environ au N. du temple, sur une colline, s'allonge la ville. Nous n'avons pu l'explorer que superficiellement durant les quelques jours où nous sommes restés dans la région et avec les moyens limités dont nous disposions. Nous nous sommes contentés au milieu du chaos des pierres de relever les lignes directrices des murailles apparentes. Le plan général se laisse assez bien saisir. Le grès érodé par les eaux fut découpé en deux séries de hauteurs qui forment un angle. La branche sud se dirige NE-SW. Le niveau en est à peu près horizontal. Malgré quelques ensellements, c'est sur une partie de ce plateau entre deux de ces dépressions qu'est établie la ville. En partant au N. du Monte Testaccio — dont nous parlerons plus loin — nous avons observé un ensemble de murs qui descendent un peu dans le vallon et sont comme la colline, NE-SW. Peut-être est-ce une villa avec une série de chambres. Puis le niveau se relève et dès lors les constructions sont généralement alignées N-S. Au centre du plateau se dresse une petite éminence, un témoin d'une couche disparue. Elle portait un édifice rectangulaire se terminant par une petite chambre. Sommes nous en présence d'un temple et de sa cella? Plus loin au S. un autre édifice rectangulaire qui sur sa façade W. a conservé son seuil entre deux bases dont les colonnes gisent auprès, peut donner lieu à la même question. La ville semble s'être étendue à l'E., dans



PLAN GÉNÉRAL.

la vallon qui sépare cette colline des tables de grès. Au contraire à l'W. elle ne paraît pas être descendue dans la plaine.

Deux matériaux ont servi à la construction de la cité : Le grès fut utilisé pour les colonnes, les seuils. Les conglomérats gréseux qui surmontent les plateaux de l'autre côté du vallon et où furent creusées des carrières encore visibles, ont fourni les éléments des murailles.

Un problème se pose lorsqu'on voit cette ville au milieu de cette région desséchée où seules les silhouettes hérissées des « endis » et les touffes grises de l'alfa reposent l'œil de loin en loin dans la désolation des champs de pierre, où les oueds n'ont d'eau que lorsque les orages s'abattent sur le Mrilah, où les bédouines des douars emplissent leurs outres aux « rhedirs » fangeux. Comment cette petite cité s'alimentait-elle en eau ? Sans doute il y avait des citernes, peut-être même des puits, car le pliocène gréseux permet l'existence de sources¹, et nous avons retrouvé, entre deux bases où devaient s'élever des colonnes pour supporter un toit, une margelle toute rayée de l'usure des cordes, mais qu'il s'agisse d'une citerne ou d'un puits — ce que seule des fouilles apprendraient — il est probable que c'était bien insuffisant. Aussi les habitants avaient-ils construit un aqueduc. La carte au cent millième ne l'indique pas. Les officiers du service géographique ont inscrit R. R. au S. du Bled Bechtia, à un endroit où les ruines de cet aqueduc sont particulièrement importantes, mais ils n'en ont point tracé le prolongement. Il est assez facile pourtant de retrouver la conduite. Dans la Djebel-Mrilah, au lieu dit Aïne-el-Guemame² se trouvent — le nom le fait prévoir — des sources. Le

¹ C'est ainsi que nous voyons au N. de Henchir-es-Srira, un groupe de ruines qui porte encore le nom de « Henchir-el-Bir », le domaine des puits.

² Toute cette partie du Mrilah est très riche en minerais de zinc, surtout en calamine (silicate hydraté de zinc) et de plomb. D'après les arabes un puits que l'on observe au N. d'Aïne-el-Guemame serait « roumi » romain, ils le tiendraient — disent-ils — d'un ingénieur. Qu'y a-t-il de vrai ?

Djebel-Mrilah qui domine toute cette région de huit à neuf cent mètres (il a de 1200 à 1358^m et la plaine est à environ 450^m) est un centre de condensation pour les nuages. Ses terrains sont favorables à l'établissement des sources. Si l'albien et le cénomaniens donnent des eaux de mauvaise qualité, le crétacé supérieur, l'éocène et le miocène y fournissent des niveaux d'eau. Aussi les sources du Djebel-Mrilah avaient-elles été captées par les romains sur toute la longueur de la montagne, en particulier sur le flanc E. Si nous partons du S. nous rencontrons trois aqueducs en un kilomètre et demi, le premier se dirigeait vers Henchir-el-Hadia, le deuxième vers l'Henchir-el-Assel, le troisième suivait une direction parallèle. Plus au N. partant des sources dites Aine-en-Nakrla un aqueduc plus important aboutissait aux ruines de Henchir-Hamilt-el-Hallouf et se continuait vers l'Henchir-el-Haouacha. Si dans le Bled-el-Dehissa nous ne rencontrons pas d'aqueduc, peut-être cependant les ruines marquées auprès des Aine-el-Homrane sont-elles des ruines de ce genre. Enfin tout à fait au N. du Mrilah, nous rencontrons l'aqueduc qui alimentait Henchir-es-Srira, et c'est donc au moins le cinquième aqueduc que nous avons trouvé en une vingtaine de kilomètres. Ici les conditions étaient excellentes : le miocène se trouve en contact direct avec l'aptien, sans la présence peu favorable du crétacé inférieur. Aussi avons-nous trois sources qui peuvent encore aujourd'hui fournir environ trois à quatre litres à la seconde et fourniraient davantage, si elles étaient aménagées. Les deux sources qui sont le plus au S. naissent à l'air libre, l'une dans un bassin entouré de petits murs. La source septentrionale sourd dans une petite grotte. Les conduites qui captaient ces eaux se réunissaient à Mi-côte, en dessous d'un cône de débris à pente assez abrupte, et désormais on peut suivre l'aqueduc. Aujourd'hui sur ses ruines, parmi les pierrailles des oliviers ont poussé et les arabes qui habitent autour de ces sources s'en servent comme d'une chaussée. L'aqueduc ne semble pas avoir été très élevé : à l'endroit le mieux conservé

(R. R. sur la carte), on peut se rendre compte de sa construction. Entre deux petits murs hauts d'environ 0^m 40 et formés chacun d'une rangée de pierres, l'eau coulait. Au dessous, des arches soutenaient le conduit. Sans doute, elles sont ensablées aujourd'hui, mais il ne semble pas que la hauteur ait été supérieure à 1^m 60 ou 2^m aux endroits les plus élevés. L'aqueduc se continue ainsi jusqu'au N. de la ville où la conduite aboutissait à un réservoir de décantation, d'où à angle aigu une autre conduite partait desservir la cité. Mais les sables et les pierres l'ont reconverte. On s'explique donc comment cette cité était alimentée en eau. Si l'on calcule combien les sources pouvaient rendre, on s'aperçoit que les habitants disposaient de 2500 à 3000 mètres cubes d'eau par jour. C'était probablement plus qu'il ne leur en fallait pour leurs besoins domestiques; l'irrigation était ainsi possible sur ces terres sablonneuses et légères, où les céréales, orge ou blé, même mal arrosées, y sont d'un bon rendement. Grâce à ces aqueducs qui n'ont pas encore été étudiés dans l'*Enquête sur les installations hydrauliques* la plaine était susceptible d'une fertilité beaucoup plus grande que celle d'aujourd'hui et les ressources agricoles venaient sans doute s'ajouter aux produits du commerce.

III

Les Ateliers de poterie.

Cette petite cité fabriquait des lampes et des vases. Nous en avons de nombreuses preuves. Assurément la présence des tessons de poterie accumulés en deux sortes de Monte Testaccio, dont l'un au moins est assez considérable (cinquante mètres sur soixante environ) ne suffisait pas pour emporter la conviction. Mais parmi ces fragments se trouvent en quantité des ratés de potier. Certes on ne les eut pas importés. C'est la trace d'essais infructueux,

de cuissous mal faites. Tantôt deux lampes sont restées collées ensemble, tantôt le sujet fut mal imprimé, tantôt la lampe fut cabossée par un enfourneur maladroit, tantôt la partie supérieure ou inférieure fut écornée et l'on a rejeté avec la partie endommagée la moitié correspondante, tantôt le feu trop ardent a brûlé la terre. Mais il y a plus: M. Deniau en 1905 et nous mêmes en 1909 avons trouvé de nombreux moules de lampes. Ces moules étaient faits en plâtre où parfois se mêlent des brins de paille, des petits cailloux, sorte de pisé grossier. Le Musée du Bardo a recueilli des moules destinés à former la partie inférieure ou supérieure de la lampe. Dans ce dernier cas, il conservaient parfois lors de la découverte un revêtement en plâtre noirci, plus fin, où se dessinaient des rinceaux, des palmes, mais qui tombait par écailles dès qu'on les remuait. L'un des ces moules, destinés à la partie inférieure formait une lampe sous laquelle était une queue circulaire pouvant se fixer sur un support horizontal. Sur un autre se lisait la marque N. Le Bardo conserve même les deux parties correspondantes d'un moule: quatre protubérances de plâtre, deux près du bec, deux près de l'anse, et intérieurement des raies en creux assuraient la superposition¹. D'après M. Carton², ces moules auraient été exécutés à l'aide de surmoulages pratiqués sur des lampes importées. Comme on le verra, nous croyons que ces lampes sont d'un type surtout local. M. Carton déclare que sur ces moules les sujets sont assez usés. Mais c'est que M. Carton n'a vu les moules qu'une fois rapportés et privés de la couverture de plâtre fin où les sujets apparaissaient beaucoup plus nettement, et comme ces moules ont été trouvés au milieu de débris de toutes sortes, de lampes cassées et ratées, il est bien évident que s'ils avaient été neufs et capables encore de servir, les potiers ne les auraient pas jetés aux ordures. Ils sont usés, par ce qu'ils sont usagés.

¹ Cf. Merlin, *Bull. arch. du Com.*, 1907, p. cxcix.

² *Bull. des antiquaires de France*, 1906, p. 122.

Est-il possible de savoir où se trouvaient ces fours à potier ? Remarquons d'abord que l'on n'a nullement découvert les fours eux-mêmes. Il n'en est pas ici comme au four à potier de Der-



Le Monte Testaccio.

mech¹ : pas de magasins, pas d'objets préparés pour la vente, pas d'« articles neufs ». Les pièces entrées au musée du Bardo sont des pièces de rebut, des déchets. Ceci s'explique très bien si l'on examine les lieux où elles furent trouvées. La plus grande partie provient d'un amoucellement de débris situé au N. de la ville et que par comparaison avec celui de Rome, nous avons appelé le Monte Testaccio. C'est le tas d'ordures de la ville : l'habitude s'est perpétuée en Tunisie de n'aller pas bien loin pour se débarrasser des vieux tessons : Au pied des murailles de Kairouan ondulent de petites bosses où jouent les enfants : ce sont des amas de vieux pots cassés. Il ne semble donc pas qu'il faille situer en ce lieu les fours à potier. A l'W. de la ville, sur le flanc de la colline les vents qui soufflent violemment dans cette plaine



Le Monte Testaccio.

soulèvent une fine poussière : il y a là une épaisse couche de cendre, qui atteint en certains endroits 1^m 50 à 1^m 75. On y trouve des

¹ Cf. Gauckler, *Revue archéologique*, 1902, II, p. 379.

tessons de poterie, des fragments de lampes, des moules, bref les mêmes objets qu'au Monte Testaccio. Cette couche de cendre se prolonge sur une assez grande longueur, quarante à cinquante mètres. Cette cendre mêlée de scories et de ratés n'est elle pas l'arrière-zone de la région des fours ? Il se peut que les ateliers se soient alignés sur le flanc de cette colline — ce qui permettait d'avoir des fours engagés dans le sol et commodes à charger, ce qui permettait aussi de rejeter les débris et les résidus de la cuisson sur la déclivité, de même qu'à Dermech on les accumulait dans les chambres situées en arrière. Il fallait chercher les fours plus haut. Nous avons fait pratiquer des sondages qui n'ont rien donné. Ce n'est donc qu'une hypothèse de supposer de ce côté le céramique de la cité.

Les produits de ces ateliers sont de deux sortes : les lampes et les poteries. Les lampes sont en terre rouge sans couverte, d'un grain généralement assez fin. Comme dans les lampes circulaires à macaron central on comme dans les lampes en coque d'oursin, les parois sont plus fortes que dans les lampes romaines de la belle époque, mais la forme n'est plus la même. Chez celles-là déjà, la silhouette s'allongeait, le bec cessait d'être rond ou en tête d'enclume pour entrer dans le dessin général de la lampe, le réservoir s'élevait. Dans les lampes d'Henchir-es-Srira, la forme est massive, ovoïde, avec un bec préminent dont la partie centrale est creusée d'un large canal, avec une queue épaisse que le moule donnait pleine et que l'ouvrier pouvait forer à l'aide d'une grosse aiguille (quelques unes sont très mal forées). Deux trous d'aération étaient percés de la même façon — parfois l'aiguille a atteint la paroi inférieure — et s'ouvraient généralement suivant le petit axe, mais souvent aussi sans aucune régularité. Le revers est fortement bombé et sa partie plane est ornée d'une sorte de cordon circulaire. Ce n'est donc pas la forme chrétienne, plus aplatie, au récipient plus arrondi, au bec plus allongé, qui a quelque chose

de moins indécis dans le contour, de plus nettement caractérisé. La forme permettait de dater ces lampes de la seconde moitié du IV siècle et peut-être du début du V. Le décor conduit à la même conclusion. La disposition du contour fait plutôt songer aux lampes chrétiennes, il s'arrête à la hauteur du bec qui l'interrompt, tandis que sur les lampes du III siècle, il se prolongeait et formait le cercle parfait, mais par ses éléments ornementaux, il n'a rien de commun avec les lampes chrétiennes qui portent sur leurs bords une ornementation fragmentée de disques, losanges, carrés, pisci-culi, colombes, etc., il rappelle davantage le décor plus simple des lampes de transition ornées de stries, de couronnes de fleurons. Les potiers d'Henchir-es-Srira ne connaissaient que trois éléments : les palmes, les rinceaux, les stries. Ces décors sont tantôt moulés en relief, tantôt incisés à l'aide d'un instrument pointu, mais dans l'un et l'autre cas le type reste le même. Les potiers variaient ainsi leurs modèles, ils entouraient la même figure de pourtours différents.

Nous rencontrons des sujets ¹ géométriques, des animaux, des personnages. Ce sont des rosaces à sept ou huit pétales, petites ou grandes, formés de folioles en forme de rais de cœur ou en forme d'⊙ très fermé. C'est encore le cratère que l'on voit déjà sur les lampes romaines, c'est un cartouche dentelé sur les bords, sans inscription. Les animaux ne diffèrent pas de ceux que l'on observe sur les lampes païennes et que l'on retrouvera sur les lampes chrétiennes. C'est le bélier, le bœuf, le cerf, le cheval, le chien, le coq, le lévrier, le lièvre, le sanglier, le lion. Les personnages sont plus significatifs : c'est d'abord toute une série d'amours, amour assis, amour portant une couronne et une bandelette, amour tenant une oie, tirant de l'arc... C'est Bacchus avec le thyrses et une grappe de raisin, Diane tirant de l'arc, Hélios

¹ Nous ne donnons point de catalogue des lampes, on le trouvera dans le supplément au catalogue du Musée Alaoni.

radié, Leda et le Cygne, une tête de femme que M. Gauckler appelle Proserpine¹, Serapis ou Pluton coiffé du modios, c'est un moissonneur liant une gerbe², c'est une prêtresse debout une patère à la main, c'est un personnage gesticulant, et plusieurs têtes grossières, tous sujets que nous connaissions déjà. Nous voyons dès les lampes sans queue de la première période apparaître le sujet alexandrin ou pompeien des amours et les représentations des dieux inspirées de la sculpture classique. On trouve même une trace curieuse du paganisme survivant: un bœuf porte, gravé sur la cuisse un swastika³. Est-ce simple motif décoratif? Est-ce pour lui donner un caractère sacré? La quantité des bœufs sculptés sur les stèles et destinés au sacrifice nous ferait plutôt accepter cette dernière solution, sans qu'on puisse rien affirmer assurément dans ces questions de survivance. Ce sont donc surtout des sujets païens qui ornent les lampes d'Henchir-es-Srira. Cependant elles ont bien des rapports avec les lampes chrétiennes. D'abord la religion nouvelle à ses débuts n'a pas chassé complètement les représentations anciennes: il y a au musée du Bardo une lampe chrétienne où se voient un satyre et une bacchante peu édifiants; une autre semble porter un Helios radié. Mais il y a des rapports plus étroits: les signatures à l'époque chrétienne deviennent très rares et se réduisent le plus souvent — lorsqu'elles existent — à une simple initiale ou à un ornement. C'est ce que nous rencontrons à Henchir-es-Srira: nous voyons M, N, V, Y, un trèfle à trois feuilles, un autre à quatre feuilles, des palmettes, nous trouvons même — sans doute on en connaît des exemples sur des lampes païennes du

¹ Gauckler, *Bull. arch. du Comité*, 1905, p. CLXVII.

² M. Gauckler — d'après la lampe assez effacée qui existait au Bardo — croyait à un charpentier taillant une quille de navire, mais les différents exemplaires que nous avons vus chez M. J. Renault, architecte à Tunis, ou rapportés nous même ne permettent pas de douter qu'il ne s'agisse d'un moissonneur.

³ Une lampe chrétienne du Musée de Bardo représente encore un cheval harnaché avec un swastika sur la cuisse et un autre sur l'épaule.

Bardo; mais il sont plus fréquents dans les lampes chrétiennes — nous trouvons plusieurs fois une croix, tantôt seule, tantôt cantonnée de points, tantôt en relief sur une palmette et enfin sur le revers d'une des lampes trouvées par M. Deniau et signalée par M. Carton² on a : ABC. Au musée du Bardo furent recueillies deux lampes, l'une portant un bélier et sur le revers ABCS à rebours $\Sigma\Theta\Phi\Lambda$, l'autre représentant un moissonneur avec ABC Γ . Nous ne connaissons pas d'autre lampe chrétienne avec cette marque, mais, comme l'a indiquée M. Carton « on l'a trouvée déjà avec des croix, des chrismes ou d'autres symboles chrétiens sur des vases de Carthage et sur un chapiteau de Kherbet-Fram. Le groupe des trois lettres ABC paraît avoir été pour les fidèles l'équivalent de $\Upsilon\zeta\omega$, il a sans doute la même signification. » Que voulaient dire les quatrièmes lettres S et T (?) ajoutées à la formule ABC? Ne seraient-ce pas les signatures des potiers, qui ne gravent ici, comme sur les autres lampes, qu'une initiale? Nous sommes donc en présence de lampes qui par leur forme et leur décoration de pourtour sont des lampes postérieures aux lampes lourdes à macaron central ou en coque d'oursin, mais qui pour leurs sujets rappellent les lampes païennes, tandis que les signatures les rapprochent des lampes chrétiennes. Le style des lampes, nous permet les mêmes conclusions. Sans doute c'est un art très grossier. Les potiers qui incisaient ou modelaient ces animaux n'avaient rien de commun avec les véritables artistes qui nous montraient, à la première ou à la deuxième époque, le galop des chevaux ou le bond des fauves. Nous voyons plutôt ici des animaux schématisés, exagérés. Pour indiquer le fauve près à s'élancer, le potier le dotera de griffes énormes, le cheval au trot, il grossira ses sabots, le lièvre dans sa course, il le réduira à quatre pattes, et comme il faut bien un trait caractéristique, à deux longues oreilles.

² *Bull. de arch. de France*, 1906, p. 123, n. 1.

Le cerf ne se reconnaîtra guère qu'à ses bois, le coq deviendra presque un échassier. Ce sera plutôt une signification qu'une représentation des animaux. C'est un art populaire. Bien souvent dans l'art chrétien primitif, sur les lampes en particulier, on peut constater semblable phénomène. Les personnages — quelque grossiers qu'ils soient — n'en rappellent pas moins par leur attitude ou leur costume des monuments connus. Une des lampes présente un homme desout la tête ceinte d'une couronne radiée, cuirassé et tenant à la main un objet circulaire. Or sur le diptyque d'Anicius Probus¹, consul en 406, qui se trouve à la Cathédrale d'Aoste, la figure d'Honorius sur le volet de gauche a, moins la couronne, même costume, même pose et sa main supporte le globe. Le grossier « bonhomme » d'Henchr-es-Srira est — il est vrai — assez loin de l'art encore savant du diptyque d'Aoste. Il en est de même pour une autre figure : que l'on considère le buste de femme que M. Gauckler identifie avec Proserpine et le portrait supposé de Galla Placidia sur le diptyque de Monza². La coiffure avec cet énorme rouleau de cheveux qui fait le tour de la tête est identique, le costume est semblable, même collier, même robe, dont les plis font un triangle sur la poitrine, même voile rejeté sur l'épaule.

Les autres poteries doivent dater de la même époque. Si l'on retrouve des fragments avec inscriptions grecques en belles lettres, comme IOYPIIIAI, ou des inscriptions puniques³, qui peuvent être beaucoup plus anciennes, des fragments de vases hérissés de petits croissants en relief ou d'un entonnoir orné d'un visage humain en pastillage grossier, qui sont de l'art populaire difficile à dater, si l'ornementation de nombreuses poteries d'Henchr-es-Srira — de larges

¹ Reproduit dans Venturi, *Storia dell'arte italiana* I, p. 357, fig. 330.

² *Ibid.*, p. 359, fig. 332.

³ M. Rouberol a envoyé à M. Merlin l'estampage d'une empreinte punique.

ondulations entourées de filets, le tout incisé — est d'une telle généralité qu'elle ne nous renseigne guère, cependant le genre des plats les plus fréquents et quelques exemplaires plus significatifs nous apportent d'utiles renseignements. Ce sont des débris de plats en terre rouge assez fine ornés de palmes, cercles quadrillés, feuilles à nervure, du même style que les poteries chrétiennes recueillies au musée Alaoni ¹. C'est ensuite un fragment de poterie sur laquelle est incisé un chapiteau à doubles volutes et un carré dont chaque côté est formé de trois lignes parallèles et où se trouve inscrit un cercle chargé d'ornements. Ce chapiteau assez lourd rappelle ceux du sarcophage de Probus et Proba dans les Grottes Vaticanes ², Probus était préfet du prétoire sous Théodose ³. Sans vouloir établir en ces matières des concordances trop rigoureuses, ces divers rapprochements datent ces lampes et ces poteries de la fin du IV^e siècle, début du V^e siècle. Ce qui est curieux, c'est de voir à cette date les survivances païennes que nous avons signalées. Il est vrai qu'à cette époque, à côté de saint Augustin, il y a Maxime le grammairien; mais déjà le christianisme l'emporte: Théodose fait clore en 371 le Sanctuaire de Coelestis et Victorinus se convertit. Ce n'est pas d'ailleurs qu'il faille dater trop exactement ces lampes. Les types — surtout d'un art aussi populaire et dans un pays aussi reculé — se conservent assez longtemps et ce n'est pas en quelques années que des potiers ont pu amonceler des tas de débris comme ceux que nous avons explorés.

Quels étaient ces potiers? Nous croyons être en présence d'ateliers indigènes. Parmi les dédicants à Saturne — qui devaient se recruter surtout parmi les habitants de la cité — nous n'avons guère rencontré que des indigènes. Les quelques marques que nous avons trouvées nous donnent même résultat. Nous avons rapporté au Musée

¹ Cf. *Catal. des musée Alaoni*, 1897, n° 331, p. 245.

² Cf. Bosio, *Roma Sotterranea*. Roma, 1652, p. 46.

³ Cf. Borghesi, *oeuvres*, t. X, p. 618.

du Bardo des poteries avec les signatures suivantes: N, ...DIO, ...DVS, ...RYS, et plusieurs avec MACVR, ou MACV; M. Rouberol avait envoyé des estampages ou se lisait la même signature MACVR et de plus ...VCIA...., ...STOR...., ALB..., FORTVNA... Si plusieurs fragments ne peuvent guère se restituer, nous connaissons ainsi au moins deux noms *Macur* et *Fortuna(tus)*. Or *Fortunatus* est un nom très fréquent en Afrique ¹, quant à *Macur...* nous ne croyons pas que l'on ait déjà rencontré ailleurs cette signature, mais c'est un nom qui n'est pas moins africain: Pline ² cite une tribu Maurétanienne que l'on nommait les *Macurebi*. Nous croyons donc que ces potiers étaient indigènes, et qu'ils fabriquaient à la fois lampes et poteries, car la signature N se retrouve sur ces deux sortes d'objets.

Un dernier problème se pose: Où ces potiers exportaient ils des leurs produits? Tout un réseau de routes venait se nouer non loin de Henchir-es-Srira, à *Sufetula* (Sbeitla) d'une part, à *Aquae-regiae* (H^r Babuscha) de l'autre. De ce dernier point une voie se dirigeait vers *Thysdrus* (El-Djem). On y a trouvé en 1903 une lampe à la rosace ³ du même type que celui d'Henchir-es-Srira, où il est si fréquent. Mais le grand centre voisin de la petite cité était *Sufetula*: M. le capitaine Montalier a donné au Bardo une lampe avec Proserpine qui venait de Sbeitla. De là une route allait à Carthage et à Carthage furent aussi découvertes des lampes semblables à celle d'Henchir-es-Srira: c'est à Dermech en 1902 l'animal accroupi, en 1906 le lièvre courant vers la droite. Nous rencontrons aussi au Musée Alaoui des types identiques à ceux d'Henchir-es-Srira, mais nous en ignorons le lieu de provenance ⁴. Ce n'est pas tout, nous

¹ Cf. Toutain, *De Saturni Dei... cultu*, p. 75.

² *Hist. nat.*, V, 21.

³ Au Musée Alaoui.

⁴ Cf. *Catal. du Musée Alaoui*, 1897, nos 538, 542, et de plus l'animal à grosses griffes que sera catalogué dans le Supplément.

avons vu en Sicile, à Palerme et à Syracuse, les mêmes modèles provenant sans aucun doute des mêmes moules. C'est au Musée de Palerme provenant de *Cossira* la rosace entourée de stries, de *Bigini*, la tête de Proserpine. C'est le cheval (n° 6606 et 6650) le chien (6262) la tête de Mars (6459) etc.... C'est à Syracuse, trouvées à *Grotticelli* près du pseudo-tombeau d'Archimède, la tête de Proserpine, le personnage debout avec couronne radiée, le chien vers la droite, le cerf vers la droite, le lévrier avec collier, le lion courant, l'animal à grosses griffes, la rosace, et ces lampes sont en plusieurs exemplaires et toujours avec les mêmes pourtours, stries, palmes, ou rinceaux; enfin c'est à Rome, au Musée Kircher la rosace, et reproduit dans Roller, *Les Catacombes de Rome*¹, la lampe au lièvre. Ces lampes — quelque extraordinaire que cette lointaine exportation puisse d'abord paraître — viennent d'Henchir-es-Srira: la présence des moules, des ratés, la multitude des types qui y furent trouvés², alors qu'ils ne sont que des cas isolés dans les autres pays, tout cela semble prouver le commerce de cette petite ville. Pour ces lampes il paraît n'y avoir guère de doutes. A côté d'elles, nous avons vu — provenant de Carthage, de Palerme, de Syracuse, ou de Rome, — des lampes qui par leur forme et leur pourtour rappellent celles d'Henchir-es-Srira, mais que nous n'avons pas rencontrées en ce lieu. C'est par exemple à Carthage le chandelier à sept branches, qui est peut-être une lampe juive³, c'est au Lazaret de Carthage le dauphin avec palmes au pourtour, c'est à Palerme, un personnage qui semble à l'affût vers la droite (6264), un autre coiffé du calathos (6260), c'est une tête grossière provenant de *Sancipirello*. C'est au Musée

¹ Tome II, pl. XC, n° 4.

² Le Musée du Bardo n'est pas seul à les posséder (il en a recueilli presque une centaine). M. J. Renault, architecte, M. Chavannes, horloger-antiquaire, M. Nicolas (cf. *Revue Tunisienne*, 1907, p. 459), en ont un assez grand nombre.

³ Cf. Delattre, *Revue de l'art chrétien*, 1889, p. 155-6.

Kircher, un type de chien et un personnage radié vers la gauche que nous ne connaissons pas. Ces lampes peuvent provenir de Henchir-es-Srira, elles peuvent aussi avoir été fabriqués ailleurs. Car il serait étonnant que ce style — assez particulier il est vrai — eut été le monopole d'une bourgade africaine. En tout cas ce qui reste, c'est qu'un certain nombre de modèles lui appartiennent en propre et qu'elle exportait en Afrique, en Sicile et même en Italie ¹.

IV.

Quelle fut la destinée de la ville? Si le temple semble avoir été un lieu d'établissement dès l'époque de la pierre taillée, la plupart des documents qui y furent trouvés datent du III^e siècle. Dès cette époque la ville paraît avoir été prospère: les stèles sont assez nombreuses, nous avons rencontré dans les débris des monnaies de Gallien, et quelques lampes du type circulaire de transition y furent découvertes ², puis le temple fut désaffecté, peut-être changé en basilique chrétienne, et ce fut l'apogée du commerce et de l'industrie de la petite ville. Puis tout cesse; désormais plus de poteries, d'inscriptions. Que s'est-il-passé? Il se pourrait que la ville eut été détruite; la grande quantité de cendres que l'on rencontre, — non pas seulement dans le quartier du Céramique —

¹ A côté de ces lampes furent trouvés une queue de lampe représentant une tête de femme et les fragments d'un grand lustre circulaire portant les bees à la périphérie. Mais comme il n'a aucune inscription, aucun ornement, il est assez difficile de le dater.

² Lampe à queue forée, circulaire, type de transition. Tête de Mars casqué vers la gauche. Pourtour, palmes.

— id., tête de femme, le buste de face, la tête tournée à gauche. Pourtour, palmes.

— Lampe à queue pleine, même forme. Quadrupède, pourtour: rinceaux, E: croix. On remarquera que ces trois lampes — les seules trouvées de ce type — ont déjà au pourtour les palmes ou les rinceaux caractéristiques d'Henchir-es-Srira.

ferait songer à un incendie. Les murs sont rasés à la hauteur du sol où sont demeurés visibles en plusieurs points les seuils antiques. La cité périt-elle lors de l'invasion vandale? nous n'en savons rien. Un seul souvenir d'une époque plus basse: en fouillant le Monte Testaccio nous avons mis au jour un squelette dont le corp était plié; ses jambes et sa tête faisaient avec le tronc un angle presque droit. De chaque côté de lui étaient des pierres, disposées à la file sur une seule rangée; il était enterré là, sans trace de linceul, au milieu des tessons de lampes, de poteries, et parmi les cendres. Nous n'avons trouvé auprès de lui qu'un fragment de collier en verre, insuffisant pour dater la sépulture. C'est fort probablement un personnage d'époque assez basse, vandale ou arabe, mort dans le voisinage: ses compagnons apercevant ce tumulus, au sol facile à remuer, le lui auront donné pour tombeau.

Cette petite cité — dont aucune inscription ancienne, ne nous a livré le nom antique — offre donc quelque intérêt pour son temple de Saturne, son aqueduc, ses ateliers. Nous n'y apprenons rien de très nouveau, mais nous trouvons un exemple de plus, dans un petit pays de la Byzacène — dans un bled où seules s'élèvent aujourd'hui les trois tentes du douar voisin — de la façon dont les indigènes adoraient le vieux Baal mal romanisé, dont ils l'abandonnèrent à la fin du III^e siècle, sans que disparussent entièrement les souvenirs patens, les sujets décoratifs habituels, au moins, sur les poteries que fabriquaient et exportaient ces artisans africains à la veille de l'invasion vandale.

L. HAUTECEUR.

APPENDICE

LES STÈLES DU TEMPLE DE SATURNE

Nous n'énumérerons pas à nouveau les stèles déjà publiées dans le *Bull. arch. du Comité*, 1906, p. cch et ccxxi, nous nous contenterons d'indiquer l'endroit où elles se trouvent et de proposer quelques petites corrections de détail.

Au musée du Bardo sont les n^{os} 1, 10, 13 et 16 (*Bull. Arch. du Comité*, 1906, p. ccxxi à ccxxv) à Kairouan, dans le jardin de la municipalité se trouvent les autres numéros.

Le n^o 4 ne comporte pas seulement l'inscription CREPEREIVS, ce n'est que la partie gauche d'une stèle, qui se présentait ainsi :

- 1) CREPEREIVS /
- 2) Chèvre vers la droite et lampe ou partie gauche d'un autel.
- 3) Bélier vers la droite.
- 4) Bœuf vers la gauche.

N^o 6. Nous croyons que les animaux qui se trouvent au registre inférieur sont non pas des chèvres, mais des bœufs.

N^o 8. Sous l'inscription PRIMI POPILI VOTVM SOLVIT se trouve dans un registre central, au dessus: une lampe - corbeille - lampe; au dessous: chèvre - autel - chèvre.

N^o 9. Les oiseaux qui boivent dans un vase nous ont paru être des colombes.

N^o 12. La stèle comporte des représentations :

- 1) DATVS · VOTVM RED/
- 2) Deux chèvres affrontées.
- 3) Une hедера.
- 4) Bœuf paré pour le sacrifice.

Nous croyons utile de donner un catalogue des stèles encore inédites qui se trouvent à Kairouan ou au Bardo :

I. — Stèles anépigraphes.

Plusieurs de ces stèles ont été décrites par M. Rouberol, dans un rapport envoyé à M. Merlin en 1907. Elles sont à Kairouan. Nos numéros font suite à ceux du *Bull. du Comité*, 1906, p. CCXXV.

17. STÈLE de 1^m sur 0^m 26. Épaisseur 0^m 10. Un homme, la tête surmontée d'un triangle. On voit encore dans les plis des vêtements des traces de peinture.

18. STÈLE à fronton brisé en haut, en bas et à gauche. Haut. 0^m 33, larg. 0^m 31, épais. 0^m 15. Dans une niche un homme tenant dans la main gauche une pomme de pin et étendant la droite au dessus d'un autel.

19. STÈLE cassée en haut et en bas. Haut. 0^m 55, larg. 0^m 41, épais. 0^m 15. Une pomme de pin, au dessous dans une niche soutenue par deux colonnes, un homme la main gauche sur la poitrine, la droite étendue.

20. FRAGMENT. Dans une niche un aigle aux ailes éployées. Au dessus le croissant et une étoile à quatre branches.

21. STÈLE à fronton triangulaire cassé. Haut. 0^m 71, larg. 0^m 42, épais. 0^m 12.

Premier registre: une lampe, un vase à anse, deux pommes de pin sur autel élevé sur trois marches, lampe.

Deuxième registre: deux béliers affrontés.

22. STÈLE à fronton triangulaire, intaché. Haut. 0^m 42, larg. 0^m 21, épais. 0^m 09.

Dans le fronton: trois pommes de pin.

Premier registre: des fruits entre deux lampes allumées.

Deuxième registre: deux béliers affrontés buvant dans un vase.

Troisième registre: deux ânes buvant dans un vase.

II. — Stèles avec inscriptions.

Quelques unes de ces inscriptions avaient été lues par M. Merlin qui nous a communiqué ses notes.

Les n^{os} 34 et 35 ont été rapportés par nous au Bardo. Les autres sont à Kairouan.

23. FRAGMENT DE STELE. A gauche un palmier, à droite un homme dont la tête a disparu, les mains croisées, une longue tunique à plis parallèles; en dessous

// M Λ M //

24. FRAGMENT. Lampe - corbeille - lampe.

/// IVS FELIX fVSCVS ☽ ///

25. FRAGMENT. Lampe - deux corbeilles d'offrandes - lampe

MAGU CUM FORTUNATUS MN

Chèvre objet indistinct chèvre

26. STÉLE.

SATVRVS ROGATI MAIORIS FIL

Chèvre autel allumé chèvre

Bélier Bélier

27. FRAGMENT. Bélier - autel.

MAXIM · ME/// (trace de rouge dans les lettres).

28. FRAGMENT.

// OCVIT

bœuf

29. FRAGMENT. Lampe - autel.

AVG CINCITTINIO ///

30. FRAGMENT. Autel - lampe.

ML /// VMIS VOTVM

31. FRAGMENT. Paniers d'offrandes

D S C

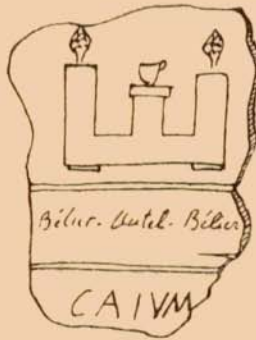
bœuf

32. FRAGMENT.

I N C

lampe

33. FRAGMENT. Deux pommes de pin sur un support, au centre un vase à anse.



34. FRAGMENTS de la partie gauche d'une stèle:

- 1) registre: *Saturno*
- 2) registre: lampe.
- 3) registre: √ P
- 4) registre: bœuf vers la gauche.
- 5) registre: bélier vers la gauche.

35. FRAGMENT d'une stèle brisée en haut, à droite et en bas:

1) registre: pelle, harpe, autel, bœuf vers la gauche.

2) registre: PVBLI OPTATI

3) registre: *cavea* (?)

patère

lampe

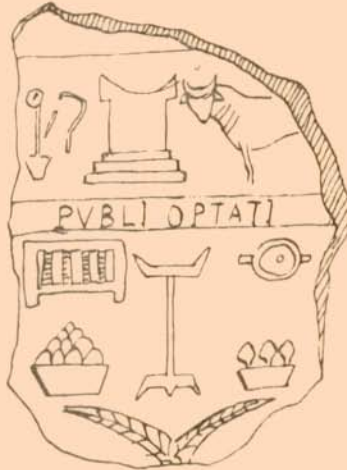
paniers

trois pommes de

d'offrandes

pin dans un panier

palmier



36. FRAGMENT. L · MAG ///

37. FRAGMENT. AVRELIVS · P /

38. PLAQUE: hauteur 0^m 20

largeur 0^m 21

lettres hautes de 0^m 022.

U L I

MI I ORA & DIGNA & /

CAESAREÆ & IVSTI

ONESIL

39-42. TABLES À OFFRANDES 0^m 35 × 0^m 24, épaisseur 0^m 09.
Une patère, un poisson, une rosace.